

Images du réel

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (245), 46–48.



La voie des nobles objectifs humanitaires

THE ROAD TO GUANTÁNAMO

Non-retour de l'innocence

Traquer et juguler l'ennemi présumé, battre en brèche la raison et déjouer la cohérence bien huilée des engrenages de la Troisième Convention de Genève... **The Road to Guantánamo** rappelle — alors que nous n'avons pas encore oublié — à quel point outrancière est la démarche des gouvernements Bush et Blair qui, dans leur soif de boucs émissaires venant justifier leurs offensives armées, n'ont pas raté l'occasion d'incarcérer plus de sept cents individus, parmi lesquels peu ont été accusés formellement d'un quelconque crime. On en comprend donc qu'à situations exceptionnelles, moyens exceptionnels, mais qu'en est-il des ratées d'un système improvisé, conçu ad hoc ?

DOMINIC BOUCHARD

Dans un essai cinématographique aux visées documentaires, les réalisateurs Michael Winterbottom et Mat Whitecross passent au peigne fin la hasardeuse aventure de quatre jeunes qui, au hasard (nous dit-on) de leur imprudence, aboutissent dans un village fait noyau de résistance talibane. Peu de temps après leur arrivée, le groupe guerrier taliban et les individus orbitant autour du camp sont faits prisonniers par l'armée américaine. Ils seront d'abord largués dans des prisons de fortune pour ensuite être transférés dans le centre de détention de Guantánamo Bay. Trois des quatre jeunes expliquent leur version des faits et **The Road to Guantánamo** est la mise en scène de leur expérience qui pèse lourdement dans la balance de l'injustice. À cette tribune offerte aux surnommés « Trois de Tipton » (du nom du lieu de résidence des trois libérés) une question demeure : est-ce que l'usage du pouvoir de dénonciation du médium cinématographique, mis ici au service d'un combat contre l'irritant politique, légal et surtout éthique qu'est le centre de détention de Guantánamo Bay, provoquera autre chose qu'un énième soupir d'indignation chez les militants de salon ?

Winterbottom avait montré un talent certain à communiquer la traumatisante expérience de la guerre avec **Welcome to Sarajevo** et de ses effets en abordant la question des camps de réfugiés dans le très maîtrisé **In This World**. Et ce sont ces deux œuvres qui se rapprochent le plus du dernier opus, mais cette fois, le récit foncièrement subjectif du voyage de trois jeunes Anglais d'origine pakistanaise hors des frontières des droits fondamentaux a la prétention de nous en mettre plein la gueule avec ses quelques scènes d'extorsion et de détention. Chargé d'un contexte hautement politique, le traitement du sujet n'est pas sans rappeler **L'Aveu** de Costa-Gavras. Toutefois, dans le spectre d'un genre que l'on croyait maîtrisé du cinéaste anglais — le film « sur » les guerres —, brille par son absence la touche de l'auteur inspiré. L'efficacité du fil d'Ariane tendu sans nuance dans l'univers des flous juridiques prend

parfois des allures démagogiques. La mise en scène, sans jamais surdramatiser les événements, ne manque pas de tactiques pour stimuler l'empathie du spectateur crédule : retour en arrière illustrant le bonheur perdu des jeunes hommes, caméra épaule nerveuse cadrant de près les protagonistes lors de bombardements, etc. Ce documentaire — à la documentation circonscrite aux simples témoignages — s'approprie le récit de faits vécus par la voie de nobles objectifs humanitaires, mais l'instrumentalisation du propos servant à émousser nos affects finit par donner à cette œuvre un minois tendancieux. Cela dit, à l'abri des foudres comparatistes, ce film possède d'importantes qualités. Les cinéastes entremêlent habilement des extraits d'entrevue avec les Trois de Tipton, une mise en scène de leurs mésaventures et des images d'archives tirées de différents bulletins télévisés. L'articulation souple est également l'œuvre d'une direction photo soucieuse de maintenir une homogénéité entre les divers segments et d'ainsi participer à l'unité d'ensemble.

Finalement, aux positions intractables des forces de la coalition qui gèrent la détention des présumés terroristes à huis clos, **The Road to Guantánamo** répond par une position documentaire intransigeante qui rapporte, tel quel, le témoignage de trois rescapés. Si les réalisateurs ont voulu faire de cette œuvre le porte-voix d'une cause dont on s'acharne à taire l'existence (pensons au *Detainee Treatment Act*), ce n'est pas sans sacrifier un certain regard d'auteur maintes fois observé dans l'œuvre de Winterbottom.

■ **ALLER SIMPLE POUR GUANTÁNAMO** — Grande-Bretagne 2006, 95 minutes — Réal. : Michael Winterbottom, Mat Whitecross — Images : Marcel Zyskind — Mont. : Nick Adams, Paul Wrightson, Chris Treble — Mus. : Harry Escott, Molly Nyman — Son : Nick Woolwich — Avec : Ruhel Ahmed, Asif Iqbal, Shafiq Rasul, Riz Ahmed, Farhad Harun, Waqar Siddiqui, Arfan Usman, Shahid Iqbal, Sher Khan, Jason Salkey, Jacob Gaffney, Mark Holden, Duane Henry, William Meredith, Payman Bina, Adam James, Ian Hughes, Jamie Buller, Mark Sproston, Nancy Crane, Ewan Bailey, Martin McDougall, Naser Ranjha, Justin Lynch, Sara Stewart, Demitri Goritsas, James McNeill, Sasha Pick — Prod. : Andrew Eaton, Melissa Parmenter — Dist. : Alliance.



THE 3 ROOMS OF MELANCHOLIA

Dans le monde actuel, les enfants de la guerre ne manquent malheureusement pas. Souvent orphelins et mal nourris, les bombes leur pleuvent sur la tête; ils souffrent des répercussions des combats ou on les recrute, même dès leur plus jeune âge. Si l'on pense aux enfants du Jihad islamique, on en oublie aussi beaucoup, enfants de pays pauvres ou en crise qu'on regroupe pêle-mêle, sans distinction, malgré des situations pourtant particulières, liées aux conflits qui constituent leur quotidien.

C'est le cas des enfants russes et tchétchènes, auxquels la cinéaste finlandaise Pirjo Honkasalo s'est intéressée. S'attachant à trois groupes, elle invite le spectateur à découvrir le sort à la fois violent et mélancolique de ces enfants par le prisme de trois *chambres* métaphoriques : les jeunes cadets de l'académie militaire de Kronstadt aux abords de Saint-Petersbourg grandissent dans la chambre ayant pour nom « *Longing* » ; « *Breathing* » abrite les enfants à l'abandon de Grozny et leur sauveuse; puis « *Remembering* » constitue la précaire terre d'asile aux frontières de l'Ingouchie des réfugiés du conflit tchétchène.

Avec un regard lucide et respectueux, elle suit ces enfants de près, mais avec une discrétion exemplaire, au fil de leurs activités journalières, attentive à leurs réactions sans être envahissante. Grâce à un montage souple et à l'absence quasi totale de narration, chaque plan respire et se révèle à son propre rythme. Simple, elle attire l'attention à l'occasion sur certains par l'entremise de brèves notes biographiques offertes en voix off, soulignant le passé trop souvent flou de ces laissés-pour-compte. La cinéaste aborde ainsi son sujet avec pudeur et objectivité, laissant parler ses troublantes images d'elles-mêmes. Cette structure lui permet de passer sans heurts de la rigide tristesse de l'endoctrinement militaire des enfants russes aux inévitables effets pervers de cette éducation sur les enfants de Tchétchénie. Avec ce journal vivant en demi-teintes, la cinéaste trace un commentaire social subtilement dénonciateur, un crucial témoignage pour mémoire, sur le sort réservé à une génération d'oubliés.

CLAIRE VALADE

■ **MELANCHOLIAN 3 HUONETTA** — Finlande / Danemark / Allemagne / Suisse 2004, 85 minutes — Réal. : Pirjo Honkasalo — Scén. : Pirjo Honkasalo — Contact : Océan Films.

AN INCONVENIENT TRUTH

Certains douteront de la pertinence de transformer une simple présentation « *PowerPoint* » en œuvre cinématographique; et ce, même si cette présentation touche à un sujet brûlant : la crise climatique, et que le porteur du message est connu : le démocrate Al Gore. C'est qu'ici le cinéma devient un outil (politique) plutôt qu'une fin en soi, ce qui ne plaira pas à tous... Mais ouvrons-nous à cette possibilité. À une époque où l'information circule à une vitesse fulgurante, il serait peut-être judicieux d'utiliser la salle de cinéma comme un lieu de recueillement, de réflexion, où l'ouverture à l'autre et à ce qu'il peut nous apprendre redevient possible.

La démarche de Gore pourrait porter à conséquences. L'homme jouit d'un fort capital politique et d'une crédibilité avantageuse aux États-Unis. On a d'ailleurs peu d'exemples de personnages influents ayant eu le courage de se compromettre sur un sujet aussi complexe que celui-ci. Et pour ceux qui doutent de sa sincérité, il faut voir la passion et la rigueur avec lesquelles il étaye son propos.

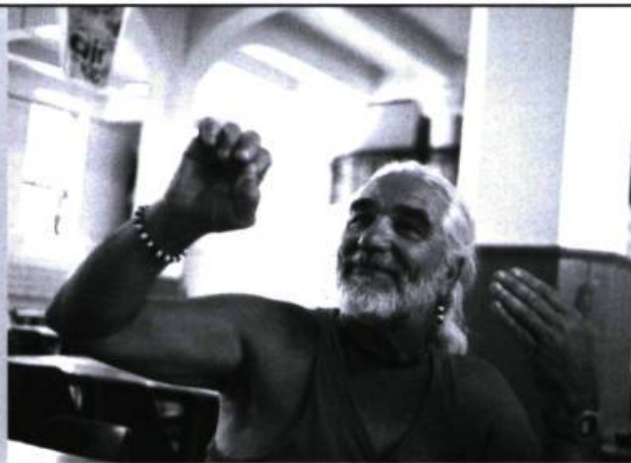
Les scientifiques sonnent l'alarme depuis longtemps, mais la société peine à réagir. Le protocole de Kyoto n'est pas appliqué et, dans les faits, peu de gens réduisent leur consommation d'énergie. Face à ce constat, Gore mise sur l'éducation populaire. Sa démarche est simple, elle consiste à expliquer, vulgariser, rendre l'information accessible.

Il est peut-être naïf de penser que les gens changeront leurs comportements lorsqu'ils *comprendront*, la démarche mérite néanmoins d'être saluée. Gore replace l'enseignement au centre d'un projet à caractère social.

Gore incarne ici la voix de la raison, et du libre arbitre. « Il est encore temps, nous pouvons y changer quelque chose. » Le rêve américain, mais appliqué à quelque chose de positif. On a envie d'y croire.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ **UNE VÉRITÉ QUI DÉRANGE** — États-Unis 2006, 100 minutes — Réal. : Davis Guggenheim — Avec : Al Gore — Dist. : Paramount.



LEONARD COHEN: I'M YOUR MAN

Réalisé par l'australienne Lian Lunson, **Leonard Cohen: I'm your man** est une sorte de balade en compagnie du grand poète et auteur-compositeur Leonard Cohen.

Le film s'élabore sur différents volets qui s'enchevêtrent allègrement : un entretien avec Cohen dans sa maison de Los Angeles, une entrevue avec Bono et David Evans (du groupe U2), de larges extraits d'un spectacle hommage à Cohen capté à Sidney en 2005 et enfin quelques commentaires des musiciens ayant participé à ce spectacle (dont Rufus et Martha Wainwright).

Malgré une démarche cinématographique sans grande créativité et des commentaires qui tiennent parfois du lieu commun, clichés que Cohen aurait pourfendus (du genre : « Cohen est le plus grand poète de sa génération »), on retirera de **I'm your man** des moments intéressants et parfois touchants.

Il faut dire que Cohen est irrésistible lorsqu'il évoque la genèse de ses chansons, se moque de certains superlatifs dont on l'a affublé, médite sur le sens de l'existence ou exprime son amour pour Montréal qui était, à ses yeux, le centre culturel du monde durant les années 60 (« nous avons déjà tout ça à Montréal », dira-t-il en se remémorant son premier séjour à New York). Ne serait-ce que pour ça, le film vaut la peine d'être vu.

Il est aussi très agréable de se laisser porter par les grandes chansons du poète montréalais. Chansons que des musiciens de générations et d'allégeances musicales diverses font revivre avec un bonheur inégal. On ressort de **I'm your man** les oreilles pleines de musique et la conviction que Leonard Cohen est un grand artiste, mais aussi avec l'étrange impression d'avoir regardé un film aux allures d'hagiographie. On entend répéter avec tant d'insistance que Cohen est le plus grand des poètes, qu'on finit par perdre la mesure des choses et ne plus accorder beaucoup d'importance à ce qu'on nous raconte.

Sans doute aurait-il fallu ici un plus grand recul et, surtout, une vision d'auteur plus forte *derrière* la caméra, ce qui aurait permis de révéler dignement l'ampleur de l'auteur *devant* la caméra.

CARLO MANDOLINI

■ États-unis 2005 — Réal. : Lian Lunson — Avec : Leonard Cohen, Bono, David Evans, Nick Cave, Rufus Wainwright, Martha Wainwright, Julie Christensen — Dist. : Christal.

NESTOR ET LES OUBLIÉS

Un des clients et amis de Roger Toupin, épicier dans le précédent film de Benoit Pilon, était le flamboyant Nestor, qui critiquait fortement l'Église catholique, ce qui chagrinait Roger. Le réalisateur a côtoyé ce Nestor, dont le vrai nom est Louis-Joseph Hébert et, par le biais de ce personnage charismatique, il nous présente maintenant le drame des enfants de l'orphelinat d'Huberdeau, situé dans les Hautes-Laurentides.

Nés hors mariage, habituellement dans une crèche comme l'hôpital de la Miséricorde à Montréal, de nombreux enfants dans la première moitié du XX^e siècle au Québec, considérés comme enfants du péché, auxquels on répétait qu'ils étaient bâtards, furent pour beaucoup envoyés plus tard dans des hôpitaux ou asiles comme main d'œuvre à bon marché. Ces personnes sont appelées maintenant les « orphelins de Duplessis ». Nestor, en compagnie de son confrère Émile, qu'il appelle « mon frère » puisque né la même année que lui et parce qu'il a connu les mêmes sévices et mauvais traitements, visite ces immeubles propres d'Huberdeau. Nestor prend toute la place à côté d'Émile, taciturne, et même les témoignages de mères ou d'enfants qui ont connu l'époque des orphelins de Duplessis ne sont pas assez nombreux ou soulignés pour créer une polyphonie dans laquelle le voyage d'Émile et de Nestor pourrait s'insérer.

De plus, le film n'apporte que peu d'éléments nouveaux à ce sujet déjà traité dans de nombreux reportages télévisés ou même de façon plus générale dans des films de fiction sur des cas similaires comme **The Boys of St-Vincent** de John N. Smith, sur l'orphelinat de Mount Cashel de St. John's à Terre-Neuve, ou même **The Magdalene Sisters** de Peter Mullan, sur le traitement de jeunes filles en Irlande.

Louis-Joseph Hébert, par son implication dans son groupe d'entraide pour ses orphelins, apparaît comme un bon exemple de résilience et c'est par ce biais que le film est porteur et qu'il participe à une souhaitable solution juridique de ces orphelins laissés pour compte. Ⓢ

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2006, 75 minutes — Réal. : Benoit Pilon — Scén. : Benoit Pilon — Avec : Louis-Joseph Hébert, alias Nestor, Émile — Dist. : Séville.